

## **Tell Rochat aime les arbres**

### **Le peintre**

Il lui suffisait de faire deux pas hors de la maison, de prendre au levant, et déjà il trouvait un autre monde dont l'austérité lui plaisait. Il suivait l'antique chemin de terre avec ses grosses ornières, on y remontait si souvent l'été avec les chars à échelles chargés de foin, il passait à côté du vieux bassin de pierre qu'un puits, situé dix mètres plus haut, alimentait, et là, face à ce large vallon, où il ne rencontrait pas souvent grand monde en ses promenades solitaires, il était bien. Il s'asseyait parfois sur l'herbe au bord du chemin et le regardait mieux encore, son cher et vaste vallon. Le fond était une sorte de grand creux, un emposieu auraient dit de plus savants que lui, par où l'eau s'écoule et s'en va rejoindre le lac par on ne sait quels canaux souterrains et qu'on trouve au couchant, à un kilomètre de là, à peine. Et dans ce fond, poussaient des bouleaux, d'autres arbres aussi, des frênes ou des saules, avec de longues branches. Et quand on les découvrait au printemps, tandis qu'ils n'avaient pas encore mis leurs feuilles, ont aurait dit de grands squelettes. Il est vrai que beaucoup de branches étaient mortes, cassées, pendantes, que personne ne songerait jamais à retrancher afin de redonner un aspect plus jardiné à ce pitoyable bosquet. Ainsi une petite forêt se mourait dans l'eau souvent trop abondante du creux et dans l'oubli, mis à part les bouleaux qui résistaient mieux.

Il voyait plus haut le chemin, celui qui monte du Mont-du-Lac à Pétra-Félix. On le perdait très tôt de vue. Il fallait monter la pente opposée, très raide, pour le retrouver et s'en aller par lui contre le col. On arrivait alors à des terrains moins pentus, d'anciens champs, qu'il se disait, que peut-être même autrefois on rompaît, c'est-à-dire qu'on labourait. Il n'était pas historien, peintre seulement, mais il savait, il l'avait entendu dire par son grand-père quand il était gamin, ce pauvre vieux bougre maintenant n'était plus, combien il le regrettait, avec sa sagesse ancestrale et même qu'il avait si souvent des jugements à l'emporte-pièce, qu'autrefois, sur ces hauteurs, il y avait des maisons, deux ou trois. Mais l'ancêtre n'avait pas su dire si elles étaient habitées à l'année ou si ce n'étaient que des résidences de belle saison que l'on quitte une fois la première neige venue. On n'est pas loin du village en somme, ce territoire offre des possibilités. Et puis autrefois, on avait besoin d'espace tant la population s'était développée. Alors on gagnait les arrières des hameaux, on défrichait des combes, des plateaux, un peu en retrait, et puis un jour on y construisait des fermes pour exploiter ces surfaces plus commodément quand le terrain est bon. Et l'on donnait un nom à la bâtisse. Et ça devenait dès lors un nouveau lieu colonisé. Ainsi en fut-il de la maison qu'il habitait là-bas et qu'il venait de quitter, les Places, un peu en contrebas du grand vallon que maintenant il avait presque fini de traverser. Il n'avait pas rencontré de mesures. Sa passion parfois de les

chercher parmi les pâturages et les vieux champs. Nulle trace pourtant de ces anciennes habitations dont parlait son grand-père. Les choses, vous savez, avec le temps, elles disparaissent. Dans ces contrées, quand l'on construit des murs dans les lieux un peu écartés, on a besoin de beaucoup de matériaux et l'on prend ceux que l'on trouve. Des ruines, ça devient vite une carrière, et puis bientôt il n'y a plus de ruines du tout, qu'un vague espace plat qui pourrait attester ici d'une ancienne présence humaine, mais encore faut-il se méfier. Car on exploitait autrefois dans ces mêmes lieux de la terre blanche pour recharger les chemins. Cela crée des trous, mais aussi parfois des espaces plus ou moins plats dans un talus, dans une bosse, au cœur du pâturage. Alors n'allez pas croire que des maisons s'élevaient partout, une ou deux, trois tout au plus et que donc l'on n'arrive pas à situer vraiment.

Il aimait cette combe des Pontets. Sa combe en quelque sorte, puisque sa famille y possédait des champs et du pâturage. Il avait fané certaines de ces parcelles, et pas des plus plates, vous pouvez me croire. Il avait vécu, dans cette combe, avec les siens, à suer, à posséder son présent, à ne pas croire qu'il puisse y avoir un jour un temps où on la quitterait pour ne plus la revoir ou presque, juste de temps en temps, remontant à la Vallée où l'on voit simplement la bâtisse et la famille, négligeant désormais les abords de la maison, ces monticules, ces bosquets, ces vieux chemins qui courent sur les pentes puis vont sous les arbres pour redescendre, tenez, justement, en direction du vallon. Ces petits mondes que délimitent des bouquets de fayards, des crêts, derrière lesquels est toute une zone d'ombre, semblent ne plus intéresser. Et pourtant, ne recèlent-ils pas une part de l'enfance de ceux-là même auxquels il fallait de l'espace en plus d'une maison, alors qu'ils s'écartaient de celle-ci pour courir à l'aventure dans les bois, les champs et les pâturages proches ?

Il était souvent nostalgique, dans cette combe, le peintre, Tell Rochat. C'est qu'il n'était pas souvent trop bien non plus, question de santé, en plus de ses multiples et perpétuelles interrogations sur son art, le pourquoi et le but de celui-ci, s'il arriverait enfin un jour à quelque chose, non pas forcément à du succès, à une œuvre qui se tienne et qui dure. Son diabète le limitait, au sujet duquel son docteur lui avait dit qu'il fallait vivre avec, que peut-être même il pourrait durer. Mais non, lui, il le savait, il ne deviendrait pas vieux. Il y avait comme une angoisse de fin de vie en lui qui le rongait en permanence. Et puis d'ailleurs même il ne demandait pas des décennies que Dieu lui accorde, quelques années de bonus suffiraient. Il voulait voyager encore, voir des pays, peindre, le nord, du côté de la Hollande, Heyde et Delft, le sud de la France, l'Espagne, et puis Venise. Ah ! Venise. Après la Vallée ça surprend, Venise, ça décoiffe ! Ces richesses fabuleuses dans l'art, cette culture incroyable, et puis ce que l'on voit tout simplement au premier coup d'œil, la lagune en arrivant, ces canaux dans la ville, partout, ces palais, cette ambiance. Surtout cette ambiance. L'odeur aussi. Et puis ces détails dans les couleurs, dans l'architecture des bâtiments, dans des fers par exemple qui servent on ne sait

trop à quoi, et des fenêtres parfois bizarres avec des grilles si habilement travaillées devant, et les briques décrépitees qui s'entassaient jusqu'au ciel pour former des murs et des ruelles, et les portes, et tout... Tout le fascinait, jusqu'aux plus petites choses dont il s'interrogeait sur le sens et l'histoire. Et tandis qu'il marchait dans les rues, qu'il franchissait des ponts pour s'arrêter au faîte et regarder les eaux souvent un peu troubles, pourries même, d'une drôle de couleur verte, il repensait à sa maison natale. Et puis à son vallon. En fait, souvent quand il séjournait à Venise il se demandait s'il aurait voulu mourir là-bas, près de sa demeure, chez lui en somme, assis sur le bord du chemin à contempler son vallon, ou ici, attardé au bord des quais et à saisir une fois de plus la magnificence des bâtiments, et les couleurs formidables de ces eaux, celles des canaux ou celles de la lagune quand on arrive en périphérie de la ville. Tout là-bas, était limité, ici c'était l'évasion dans l'espace, le temps et l'histoire. Là-bas c'était le bout du monde, ici c'était le cœur du monde. Là-bas il redevenait petit, étriqué, ici il se retrouvait grand, et il pourrait grandir encore jusqu'à devenir géant. « Il me faudrait simplement le temps », qu'il se disait, tandis qu'il ne l'avait plus. Alors des choses poignantes le broyaient. Il se trouvait bientôt très faible. Il y avait en lui cette maladie qui le rongait et dont il ne pouvait pas se défaire, peine perdue. Elle aurait raison de lui. Et il pouvait prier Dieu, Dieu lui non plus ne pourrait pas l'aider. Juste faire que le temps se prolonge un peu, qu'il puisse peindre quelques toiles de plus, et puis après, tant pis, il pourrait le reprendre, et cela de manière définitive. Du propre en ordre. Ainsi il préférerait plaisanter sur sa propre disparition que de trop déprimer et que surtout de s'apitoyer sur lui-même. Bien d'autres étaient décédés plus jeunes et plus difficilement encore. On ne mourrait guère centenaire, en ce temps-là, et à soixante ans l'on était vieux.

Il rêvait d'œuvres fulgurantes qu'il créerait. Et pourtant il savait, par expérience, que quand il les aurait achevées, il ne verrait que des toiles ordinaires. Certes certaines qu'il avait réussies, indéniablement, lui feraient plaisir, mais il y avait toutes ces autres dont il ne saurait pas que faire, mes « croûtes », disait-il. Alors celles-là il les donnait au patron de l'hôtel où il prenait pension pour qu'il les détruise. Il n'était jamais certain qu'il le ferait.

Sa combe, où les souvenirs de ces voyages à Venise lui revenaient avec un nombre incroyable d'impressions. C'était même comme s'il était encore là-bas. Là-bas, ici. Il comparait. Pas de comparaison possible cependant, deux mondes qui n'ont rien à voir ensemble. Et les gens de chacune de ces deux terres étaient si différents, qu'on aurait dit qu'ils ne vivaient pas sur la même planète. Là ils s'inquiétaient du bétail, tiens, comme ce berger qui vient rapercher ses bêtes, et il les hèle, et ça résonne dans le vallon, ils s'occupaient du fumier, du foin, des choses simples, de la marche d'un domaine quoi, là-bas, c'était en tout différent, certes on travaillait aussi, mais dans une ambiance qui souvent vous transporte. Il y a tellement de monde, donc de mouvement, de couleur, il y a la lagune et les bateaux. Et la lagune c'est tout. Il y a les oiseaux, les pieux dans

la lagune sur lesquels souvent ils se tiennent. Il y a de l'eau partout, puisque nous sommes sur une île, et même sur tellement d'îles qui toutes se détachent les unes des autres, séparées par des canaux que l'on franchit sur des ponts qui ont le dos rond pour laisser passer les gondoles et leurs desservants. Lui ils ne les prenaient jamais, préférant se déplacer à pied quelque soit la distance et quand bien même en plus il avait son matériel à se coltiner sur le dos. Des centaines de ponts, des ponts si nombreux que rares sont ceux qui les connaissent tous.

Il revenait contre la maison, très faible ce jour-là. Il s'était arrêté au fond du vallon pour s'asseoir sur le tronc couché de l'un de ces vieux arbres dont il avait si souvent parlé à la maison et qu'il aimait malgré leur extrême décrépitude. Il ne disait rien, étant seul. Il pensait mélancoliquement à sa peine, à sa souffrance devenue sans cesse plus grande. On devrait mieux être mort que de souffrir ainsi, se disait-il souvent. Alors il imaginait des au-delà de lumière où mieux qu'ici il aurait trouvé sa place. Non, ce n'est pas vivre que de souffrir. Et pourtant même malade il créait, notre peintre. Il ne cédait pas. Peut-être que l'œuvre en cours, parce que justement il était mal, qu'il se désolait, qu'il voyait la mort pointer à peine au-delà de son cher vallon en direction du couchant, elle n'était pas belle, peut-être qu'elle avait de l'angoisse en elle et que celle-ci déteignait sur ceux qui la regardent. Mais il peignait quand même, quitte à détruire ce que plus tard il n'aimerait pas. Il ne voulait pas céder encore. Il le ferait juste quand ce serait le bout, qu'il n'aurait plus la force de tenir un pinceau, qu'il se disait.

Le peintre... Il l'avait été depuis l'âge de quatorze ans. C'est ça qu'il voulait faire, peindre, représenter des choses, sa maison d'abord, et puis les arbres qui entourent sa maison, et puis plus loin, le lac, les villages, les forêts, des arrangements savants, une lumière pas ordinaire, des couleurs désarmantes. Il voulait recréer l'univers perceptible comme aussi cet autre invisible que l'on devine au-delà. Il savait qu'il ne le faisait qu'à sa manière qui ne pourrait pas plaire à tous. Autant de peintres, autant d'œuvres de styles différents, qu'il se pensait. On ne peut ni copier ni vouloir ressembler aux autres. On peut être influencé, mais on ne doit pas imiter les autres. On doit s'accomplir, trouver son propre chemin et mener son œuvre là où on veut qu'elle aille, n'en déplaise aux autres. Et qu'elle ne satisfasse pas tout le monde, il le voyait aux expositions qu'il organisait une fois l'an à la grande salle du village. Il affichait ses tableaux contres les murs. Les gens rentraient, faisaient le tour de la salle, certains semblaient n'avoir rien vu, rien senti, c'était un peu comme s'ils avaient pénétré là par erreur. Ils ne lui avaient même pas parlé, à quoi bon, probablement que pour eux sa peinture était insignifiante. D'autres par contre prenaient le temps de regarder, de décortiquer un paysage, d'analyser une perspective, de donner un avis. Quelques-uns seuls achetaient.

Qu'à cela ne tienne, ce qu'on pourrait dire de son œuvre ne le ferait pas infléchir. Il tenait à sa ligne créatrice. Ils avaient certes parfois raison, ses

visiteurs ou ses détracteurs, c'est selon, tout n'était pas réussi dans sa peinture, des perspectives clochaient, des couleurs étaient trop vives, un lac était mal équilibré qui perdait de l'eau, une Dent demeurait trop pointue. Il réussissait par contre presque à coup sûr et de manière parfaite les visages, qu'ils soient des membres de sa famille ou de ces femmes qu'il avait rencontrées dans le sud, les avait-il aimées, et qui avaient posé pour lui. Mais il s'améliorerait encore, il en avait la certitude. Il saurait enfin saisir la quintessence des choses. On ne peint pas que des formes, un arrangement, on ne reproduit pas que des couleurs, mais on pose sur la toile, à force d'expérience, surtout ce que recèlent ces mêmes choses, leur substance, leur âme. La vie vraie des choses, ce qu'il y a de plus profond en elles, ce que les autres ne voient parfois pas, parce que simplement ils n'aiment pas assez, ou qu'ils sont trop pressés, ou qu'ils sont superficiels parfois. Allez savoir. Il y a tant de diversité chez l'homme. Ne pas s'appesantir sur leurs goûts. Suivre son chemin et puis mourir. Car il savait maintenant qu'il ne ferait plus long. Une nostalgie poignante l'étreignait tandis qu'il était ainsi au fond du vallon, assis sur le vieil arbre. Il ne voyait même pas la maison depuis là. Et si c'était ici que je devais mourir, sur cet arbre plutôt qu'à la maison ou qu'à Venise, ou que chez moi, en plaine ? Car il faut savoir qu'il était descendu au Pied-du-Jura, à Villars-sous-Yens, pour trouver un climat plus propice à son état. L'air de la montagne désormais était trop vif pour lui, le climat trop rigoureux. Il fallait plus de soleil, et surtout un printemps plus précoce après un hiver moins rude. Il avait acheté dans ce but une petite maison là-bas, de telle manière que désormais ses retours sur les terres de son enfance n'étaient plus qu'épisodiques.

Ici plutôt qu'ailleurs ? Il ne le savait pas. Il ne voulait pas prendre d'arrangement. Il s'en remettait au destin, à Dieu, qui choisirait lui quand ce serait l'heure, et même si c'est dans pas longtemps, et où il le voudrait.

Le peintre, Tell Rochat, né le 9 janvier 1898 aux Places, en dessus du Pont, sur la route de Pétra-Félix, est décédé le 16 novembre 1939 à l'Hôpital cantonal à Lausanne.



Un magnifique auto-portait de Tell Rochat (s.d.) que l'artiste n'a pourtant pas signé. Ce beau visage romantique laisse transparaître les prémices de la maladie qui devait emporter le peintre combier. L'auto-portrait ou le portrait fut un genre que Tell maîtrisa magistralement et dans lequel il laisse loin derrière lui tous les autres peintres Combiens.



Les Places, maison foraine en dessus du Pont, sur la route de Pétra-Félix- Mollendruz. Tell Rochat aimait sa maison natale qu'il peignit de multiples fois. Ici, ce qui n'est pas courant dans son œuvre, il travaille son sujet en larges aplats à la manière de Félix Vallotton. La combe des Pontets se trouverait au-delà de la maison, au pied même des premiers contreforts de la Dent-de-Vaulion. Cette toile est de 1926.

## Tell et les arbres



Ces forêts profondes où Tell maniait la cognée.



La fulgurance des teintes de l'automne.



Il faut les aimer profondément pour vouloir les peindre.





Tell Rochat fut quelques années bûcheron, d'où son intérêt pour les arbres.



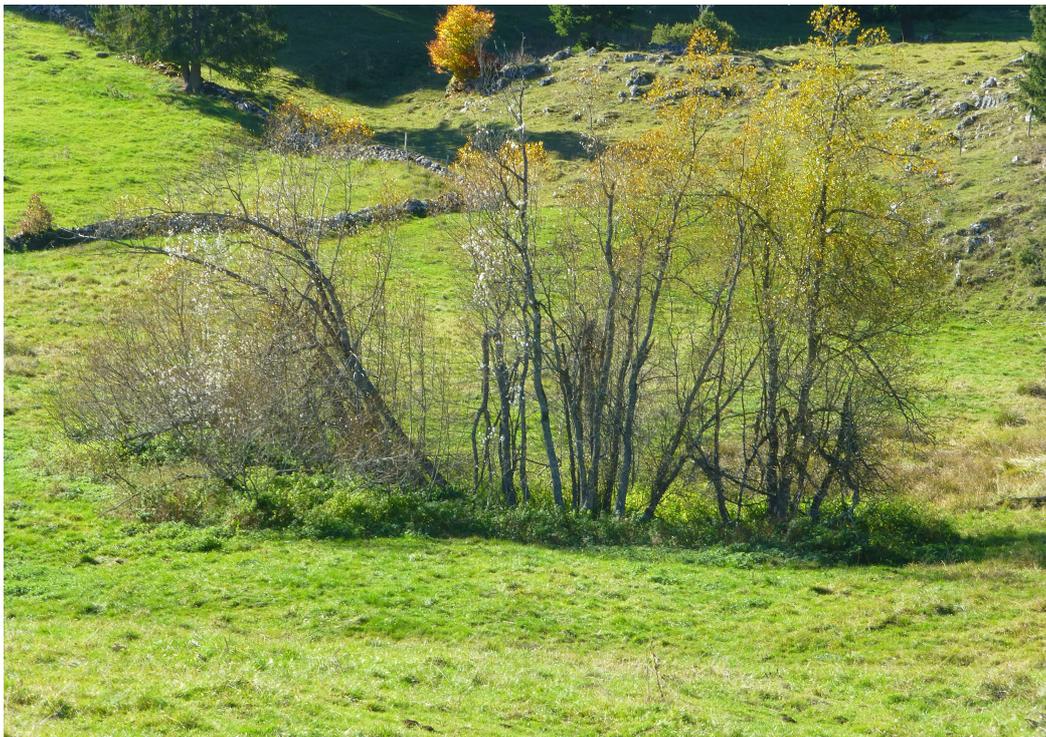


En d'autres lieux.





Les saules des Pontets, selon Tell ci-dessus, et en vrai ci-dessous. Trois quarts de siècles séparent les deux versions.





Les Pontets, un coin vaste et discret que ne connaissent guère que les marcheurs occasionnels passant en ces lieux dès après Pétra-Félix et qu'exploitent le paysan Paul Bifrare du Pont et les propriétaires voisins des Places.





